

SEUIL

Joffre Dumazedier

# Sociologie empirique du loisir

*Critique et contre-critique de  
la civilisation du loisir*

AUX MÊMES ÉDITIONS

SOCILOGIE  
EMPIRIQUE  
DU LOISIR

LES ÉDITIONS DU SEUIL

17530

8°R  
74937  
(3)

DL-25 3 1974-07086

DU MÊME AUTEUR

AUX MÊMES ÉDITIONS

*Vers une civilisation du loisir ?*, 1962  
Réédition dans la collection « Points », 1972.

*Le loisir et la ville*

- I. *Loisirs et culture* (avec A. Ripert), 1966
- II. *Politique urbaine et pouvoir culturel* (avec N. Samuel),  
à paraître prochainement.

*L'innovatrice : le cas d'une Amérique francophone : le Québec*  
(avec Colette Carisse), à paraître 1974.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

« Les loisirs dans la vie quotidienne », in *Civilisation de la vie quotidienne*, Encyclopédie française, tome XIV, 1954.

*Télévision et éducation populaire*

(avec B. Sylwan et A. Kedros), UNESCO Bourrelier, 1956.

*De la sociologia de la comunicacion colectiva a la sociologia del desarrollo cultural*, CIESPAL Quito, 1966.

*Espace et loisir dans la société française*

(avec M. Imbert), 2 volumes,  
Centre de recherche sur l'urbanisme, 1967.

*Éducation permanente et système scolaire*

(ouvrage collectif), UNESCO, 1972.

JOFFRE DUMAZEDIER

SOCIOLOGIE  
EMPIRIQUE  
DU LOISIR

CRITIQUE ET CONTRE-CRITIQUE  
DE LA CIVILISATION DU LOISIR

ÉDITIONS DU SEUIL  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

JOFFRE DUMAZEDIER

PROFESSEUR

SOCIOLOGIE

EMPIRIQUE

DU LOISIR

CRITIQUE ET CONTRE-CRITIQUE



© Éditions du Seuil, 1974.

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

## *Note liminaire*

*Nos principales recherches sociologiques de 1953 à 1973 ont fait l'objet d'une « thèse sur travaux » (53-73) dont la soutenance a eu lieu à la Sorbonne le 10 novembre 1973 devant un jury composé des professeurs Raymond Aron (président), Roger Bastide, Jean Cazeneuve, Maurice Debesse et Jean Fourastié. Ce sont les réflexions suscitées dans cette circonstance qui nous a conduit à composer ce livre.*

*La première édition de Vers une civilisation du loisir? date de 1962. Les faits, les idées, les expressions que nous avons introduits dans ce livre ont connu une fortune inattendue mais dans l'état des recherches empiriques des années soixante, nous ne pouvions pas répondre à toutes les questions que nous posions. Douze années ont passé. Nous avons développé nos travaux, stimulé ceux de nos principaux collaborateurs, suscité de nouvelles équipes de recherches. Les observations sociologiques sur le loisir ou le temps libre se sont étendues et approfondies dans les sociétés industrielles avancées non seulement de type capitaliste mais aussi de type socialiste. Les travaux européens équilibrent aujourd'hui les travaux américains. Une première réflexion comparée sur les problèmes du temps libéré et du temps inoccupé des pays du tiers monde a commencé. Nous livrons aujourd'hui de nouvelles analyses sur la base des résultats de ces observations. Cette réflexion approfondit, complète ou corrige sur bien des points nos hypothèses de 1962.*

*Nous remercions ceux qui, en nous demandant ou en acceptant des articles sur les différents aspects de cette nouvelle vague de recherches, nous ont poussé à élaborer davantage la thèse que nous présentons aujourd'hui. Merci donc à la direction de l'Année sociologique, des Cahiers internationaux de sociologie, à la Revue française de sociologie, de Kultura (Belgrade), de Society and Leisure (Prague), de Spettacolo (Rome), des Cahiers du centre international de gérontologie sociale, à la direction d'ouvrages collectifs : Tendances et Volonté de la société française (J.D. Reynaud), Leisure human values and technology (P. Bosserman et N. Kaplan), Encyclopedia universalis et hommage à George Friedman, enfin au Centre de recherche sur l'urbanisme.*

*Nous n'aurions pas pu mener à bien cette réflexion sur une base aussi large de données empiriques sans le travail collectif de documentation,*

NOTE LIMINAIRE

*d'analyse et de critique de l'active équipe des modèles culturels et du loisir  
du CNRS et de l'UER des sciences de l'éducation (Université R. Descartes).  
Ce livre est aussi le sien.*

## Introduction

L'approche de l'an 1000 avait produit la plus sombre des prophéties : la fin du monde. La perspective de l'an 2000 a suscité un prophétisme plus nuancé. Sous le couvert de la critique idéologique, de la réflexion prospective, de l'élaboration utopique, de la science-fiction ou même de la « sociologie », on assiste à une floraison de prophétisme tout rose ou tout noir, surtout tout noir. Il s'ensuit un état d'esprit peu favorable aux disciplines scientifiques de l'observation, de l'explication et de la prévision.

Le domaine du loisir n'a pas échappé à cet état d'esprit. Peut-être est-il même plus exposé que d'autres aux illusions de la pensée prophétique : la plasticité de ses frontières, la multiplicité hétérogène de ses formes, l'étendue cachée de ses implications, la charge affective que portent certaines de ses manifestations normales ou marginales, licites ou illicites, se prêtent aux enthousiasmes ou aux dépits les plus redoutables pour la rigueur. La résistance ouverte ou dissimulée qu'opposent aux valeurs suspectes du loisir de vieilles idéologies du travail, professionnel ou scolaire, des obligations familiales ou politiques, crée des obstacles épistémologiques supplémentaires qui ralentissent encore le développement et la diffusion de la connaissance scientifique.

Chacun ne retient de la complexe et mouvante réalité du loisir que l'aspect qui l'intéresse, le valorise à l'extrême et oublie tous les autres. Ici la réflexion est plus souvent manichéenne que dialectique. Dans la société en devenir, le loisir apparaît selon les auteurs comme une réalité multiprésente ou une illusion « idéologisée ». Il est le temps de la plus libre expression de soi ou celui de la pire manipulation ou répression de la personne. Le loisir est annoncé comme le futur remplaçant du travail aliéné, ou le travail réformé doit le réduire

21/10/00



de plus en plus à un passe-temps plus ou moins ennuyeux. Il sera le temps d'une autoformation permanente et volontaire beaucoup plus sérieuse que la formation imposée par l'école en crise, ou bien il sera réduit à une simple récréation par l'extension et la réforme de l'éducation scolaire. Pour les uns, le loisir qui se situerait hors du champ de la « nécessité » serait le fondement autonome d'une théorie de la liberté. Pour les autres, au contraire, il serait trop dépendant pour être le fondement d'une théorie quelconque. Célébré comme l'arme privilégiée d'une civilisation qui valoriserait l'expression de la personnalité, il est critiqué par d'autres comme l'épiphénomène artificiel d'une société malade, il serait incapable de donner naissance à une civilisation quelconque...

Toutes ces idées contradictoires témoignent certes de l'importance probable des problèmes posés par le loisir aux sociétés industrielles avancées, engagées dans l'incertitude d'un processus de développement post-industriel. Malgré leurs différences ou leurs oppositions, ces idées ont toutes un caractère en commun : elles éliminent à des degrés divers la patiente et ennuyeuse observation systématique de l'évolution des faits. Quand elles utilisent des données, ce sont des données sélectionnées pour illustrer une idée par des cas favorables, presque jamais l'ensemble dynamique des faits positifs ou négatifs par rapport à un problème clairement délimité. Pourtant, exposer les différents genres de faits et leurs différentes relations, manifestes ou cachées, mises à jour à différents moments par la sociologie empirique nous paraît d'une grande urgence.

Nous savons bien que ces faits varient avec les questions qui sont posées et que les questions sont toujours reliées à une méta-sociologie. Mais quelles que soient leurs limites, ils constituent des points de repère dont aucune démarche sociologique, qu'elle soit orientée vers une transformation de la pratique ou vers un progrès de la théorie, ne saurait se passer sous peine d'errance spéculative. Toute théorie sociologique présente trois propriétés :

1. elle est déduite d'une théorie plus générale,
2. elle a une cohérence logico-déductive,
3. elle démontre qu'aucun fait important n'est en contradiction avec elle. Il est toujours stimulant de bâtir un tout cohérent d'idées, seulement déduit d'une théorie plus générale mais comment séparer la théorie de la spéculation si la démarche théorique se prive de la

## INTRODUCTION

discipline inductive? Le moment n'est pas encore venu de tenter d'élaborer une théorie sociologique du loisir, quoique toutes les tentatives pour y parvenir soient toujours stimulantes. Mais il nous semble que, dans cette période trouble et troublée où des remises en cause s'opèrent un peu partout, l'utilité d'analyser les démarches et les résultats de la sociologie empirique du loisir est la voie la plus utile à la fois pour guider la réflexion théorique hors de l'illusion dogmatique et pour orienter l'action pratique hors de l'impuissance praticiste.

D'après R. Girod<sup>1</sup>, les sociologues du loisir sont particulièrement critiques envers eux-mêmes et nous ne cacherons pas les difficultés que rencontre toute analyse scientifique dans notre champ. Nous mettrons au contraire ces difficultés en lumière. Nous essaierons de montrer comment nous avons cherché à les traiter. Si nous réussissons notre tentative, notre analyse, qui couvrira un chapitre de l'histoire de notre discipline (1953-1973), pourrait en somme être considérée comme une contribution à la connaissance d'une *stratégie scientifique*. Nous savons que ce travail peut être un jeu dangereux. Nous pouvons tomber dans toutes les illusions auxquelles sont exposés les auteurs de témoignages, de mémoires ou de journaux, même « scientifiques ». Comment cette espèce d'auto-analyse professionnelle pourrait-elle éviter les conduites d'auto-satisfaction ou d'auto-critique excessives, les cohérences reconstruites après coup, les partis pris aveuglants? Mais, comment poser des problèmes sociologiques sans choisir un point de vue? Et puisqu'il existe des informations sur les conditions et la genèse de nos travaux, nous croyons utile de les fournir. Ainsi exposerons-nous les motifs *conscients* de nos choix scientifiques.

Nous tâcherons de nous livrer sans équivoque à la double opération correspondant au caractère ambivalent de toute sociologie, selon qu'elle est considérée du côté des problèmes qu'elle propose ou des résultats qu'elle impose.

Au niveau des affirmations, nous chercherons en premier lieu à nous appuyer sur des observations systématiques établies le plus possible selon les règles de la représentativité et de la probabilité.

1. R. Girod, « Sociologie du " temps libre " : introduction au Congrès mondial sur le temps libre », décembre 1972, paru in *Journal of leisure research*, 1973.

Nous acceptons bien volontiers cette discipline contestée de la connaissance scientifique, même quand elle restreint notre champ de propositions. La méthode la plus brillante de l'illustration des idées par les cas favorables ou le raisonnement théorique le plus cohérent ne peut dépasser cette limite qu'au prix d'une confusion fréquente entre le non-scientifique et le scientifique : nous tâcherons donc d'éviter cette confusion. G. Bachelard a étudié, dans l'histoire des sciences, comment les idées générales, utiles à un moment pour susciter des hypothèses nouvelles, se révèlent ailleurs comme l'obstacle majeur à la vérification de ces hypothèses<sup>1</sup>. D'un autre côté, sur le plan des problèmes et des hypothèses, nous n'éliminerons pas la passion. La « passion » nous paraît l'un des éléments constitutifs d'une problématique sociologique « passionnante »... au moins pour celui qui la formule : c'est le sel des sciences sociales. Sans elle, la sociologie empirique risque d'être réduite à une froide et coûteuse comptabilité de fréquences et de corrélations correspondant souvent à des évidences. Dans la querelle qui oppose G. Bachelard à M. Scheler sur les rapports de la science et de la « culture », nous donnons raison à G. Bachelard quand il refuse d'exclure la science de la culture comme si l'une ne concernait que la rationalité et l'autre la personnalité. Pour lui, le savant le plus rigoureux dans l'administration rigoureuse de la preuve, lorsqu'il s'attaque à l'ignorance ou à l'erreur qui dominent l'opinion, engage sa personnalité avec passion. Quand la science concerne l'homme, comment pourrait-elle exclure les passions qui agitent les hommes ? Le scientisme ne peut être que naïveté ou tromperie.

Comment il parle ?  
 à propos de ?  
 à propos de ?

Nous demandons le droit d'exprimer les préférences axiologiques (certains diraient idéologiques) qui sont à la base de nos orientations épistémologiques et méthodologiques dans la manière dont nous posons nos questions, sur tous les plans d'analyse où s'exerce notre travail sociologique. Voici ces questions :

1. Tout travail sociologique, sous peine de poser des problèmes qui sont déjà posés et de chercher des résultats déjà connus, a besoin de

1. G. Bachelard, *Formation de l'esprit scientifique*, Vrin, Paris, 1957, 256 p.

s'intégrer non seulement dans des équipes mais dans cette espèce d'atelier réel et imaginaire que constituent les spécialistes les plus qualifiés de la discipline, dispersés même à des milliers de kilomètres de distance. Comment ce problème s'est-il imposé à nous dans les années cinquante, comment avons-nous tenté de le résoudre en fonction de la situation et de la conjoncture de la sociologie du loisir, sur le plan national et international ?

2. Il est inutile de démontrer que les ressources du travail scientifique sont plutôt limitées, surtout par rapport aux besoins quasi illimités de la connaissance, dans une discipline jeune, sur un sujet nouveau (devenu à la mode entre 1955 et 1965). Pourquoi avons-nous été conduit à tenter de comprendre les conditions de la genèse, du développement et des inégalités de développement du temps libre et du loisir dans les sociétés industrielles ? Pourquoi une sociologie diachronique s'est-elle de plus en plus imposée à nous, malgré les difficultés méthodologiques souvent insurmontables qu'elle nous oblige à affronter ?

3. Les questions de sociologie synchronique sont dans notre champ liées à celles que peut (ou ne peut pas) résoudre la sociologie diachronique. Définir l'objet même de la sociologie est une question qui se pose sans fin depuis l'origine de cette discipline. Mais, dans l'étude du loisir, la querelle des définitions est liée à des problèmes à la fois situationnels et axiologiques. Il est déjà difficile de résoudre les premiers en fonction du stade d'évolution économique, sociale et culturelle des sociétés pré-industrielles, industrielles ou post-industrielles, mais les seconds sont, à notre avis, quasi insolubles dans l'état actuel de notre discipline. Ils tiennent à des doctrines d'action souvent incompatibles dans leur appréciation du rôle respectif du travail, des obligations familiales, socio-spirituelles ou socio-politiques, par rapport aux loisirs, en relation avec les problèmes de stratification et mobilité sociales.

Nous tâcherons d'explicitier nos choix conceptuels et dimensionnels, leurs raisons scientifiques *et* non scientifiques. Nous montrerons les implications de ces choix dans l'analyse objective d'activités, en général placées dans d'autres cadres de références bien qu'elles soient surtout des aspects cachés du phénomène que nous appelons « loisir ».

4. Parmi les différents niveaux d'analyse du loisir (ils correspondent à peu près à ce que G. Gurvitch aurait appelé « les paliers en

la base  
P.

profondeur »), nous essaierons d'expliquer pourquoi le palier des *valeurs* nous paraît aujourd'hui le plus important. Les implications manifestes ou cachées qui résultent des valeurs pèsent à nos yeux d'un poids majeur sur le loisir en interaction avec les déterminations que les conditions inégales de travail, d'habitat, de culture font peser. Aujourd'hui, au seuil des crises de transformation des sociétés industrielles en sociétés d'un autre caractère, la seule analyse unilatérale du loisir en tant que variable dépendante, influencée par les variables lourdes d'une société, risquerait de laisser dans l'inconnu l'effet des valeurs du loisir sur le temps, l'espace, la culture vécue dans toutes les classes sociales. Nous tâcherons de formuler une nouvelle problématique pour traiter de ces faits dont l'ignorance risque de rendre inefficaces les systèmes culturels d'interventions dans tous les types de sociétés industrielles avancées.

5. Quel sera, pour accomplir ce travail, le meilleur cadre de référence, celui qui sera le mieux adapté à l'analyse des problèmes quantitatifs et qualitatifs relatifs au contenu de loisir des différentes catégories sociales? Les catégories d'analyse de la culture de masse sont-elles les plus appropriées à l'analyse des genres et des niveaux de contenu des différents loisirs dans les différentes classes et à celle des conditions ou processus de leur amélioration selon des critères explicites? Afin d'élaborer une sociologie du développement culturel, nous tâcherons de montrer comment la conceptualisation scientifique adéquate du cadre de référence nous oblige à revenir sur le schisme qui, au XIX<sup>e</sup> siècle, a provoqué la rupture entre la culture entendue au sens humaniste du terme et la culture au sens anthropologique. Enfin, pour établir ce cadre de référence culturel nécessaire, nous rencontrons les règles de la méthode sociologique qui fixent actuellement les rapports entre la connaissance et l'action, les jugements de fait et les jugements de valeur dans la sociologie dominante. D'un côté, ces règles postulent une séparation radicale entre deux univers de telle sorte que le champ immense de l'action à entreprendre échappe à la connaissance scientifique; d'un autre côté, les rapports entre la connaissance et l'action, tels qu'ils apparaissent à travers ce que l'on a appelé « la sociologie critique » et les différentes conceptions de la praxis historique, sont ambigus. Ils ont le mérite de revenir sur une séparation illusoire entre l'idéologie et la science; mais, ils nous entraînent dans une *confusion* entre ce qui est prouvé et ce qui

## INTRODUCTION

ne l'est pas, ce qui est subjectif et ce qui est objectif. Cette confusion ne risque-t-elle pas de détruire les conditions de la science elle-même? Nous tenterons d'échapper à cette double impasse.

Telles sont les questions qui vont nous fournir les axes majeurs d'analyse de notre travail. Nous aurions pu tenter d'analyser en profondeur le processus intellectuel qui est à l'origine, à la fois, d'une démarche scientifique cherchant à intégrer les problèmes d'action et d'une démarche active cherchant à intégrer les résultats de la science. Mais ce dessein dépasse nos forces actuelles. Bornons-nous à traiter l'essentiel des cinq questions que nous avons posées en partant d'hypothèses et de faits que nous allons, à présent, exposer.

Paris, Montréal, Quito.

and it appears to be the subject of the paper. The conclusion  
is that the paper is devoted to the study of the  
physiology of the human body. The author discusses  
the various organs and systems of the body and  
how they function together. The paper is written  
in a clear and concise style, and is suitable  
for students of physiology. The author's  
knowledge of the subject is evident, and the  
paper is a valuable contribution to the  
field of physiology.

The author discusses the various organs and systems of the body and how they function together. The paper is written in a clear and concise style, and is suitable for students of physiology. The author's knowledge of the subject is evident, and the paper is a valuable contribution to the field of physiology.

## CHAPITRE I

# Sociologie du loisir

Pour comprendre un certain nombre de nos questions, il est nécessaire d'avoir au moins une vue sommaire des principaux aspects du développement de la sociologie du loisir. La réflexion sur le temps hors travail a des antécédents lointains; aussi anciens que le travail lui-même, vraisemblablement. J.M. Andrée a consacré récemment à ce sujet une longue analyse qui porte sur l'otium et le negotium dans la classe dirigeante de la société romaine<sup>1</sup>. « Otium »? S'agit-il de loisir au sens que cette réalité a pris par rapport à la réduction progressive, durant un siècle, du temps de travail professionnel de la majorité des travailleurs? Nous dirons plus loin pourquoi nous ne le pensons pas. C'est dès la naissance de la société industrielle que les penseurs sociaux du XIX<sup>e</sup> siècle ont prévu l'importance du loisir ou plutôt du *temps libéré* par la réduction du travail industriel. Après un siècle et demi cependant les sociologues n'ont encore réussi à s'entendre, ni sur la dynamique, ni sur les propriétés spécifiques du phénomène « loisir », ni sur ses implications majeures. Dans certains textes, Karl Marx considère le travail en soi comme le besoin premier de l'homme. Il précise ailleurs que seule l'appropriation collective de la machine permettra la conquête d'un temps libre, « espace du développement humain », qui finira par humaniser le travail. Selon lui, c'est ce temps libéré du travail qui devrait permettre le dépassement de l'antinomie actuelle du travail et du loisir en vue de la réalisation de l'Homme Total. P. Naville a développé cette thèse de façon originale<sup>2</sup>. On sait que A. Comte et C. Proudhon diffèrent de K. Marx

1. J.M. Andrée, *L'Otium dans la vie morale et intellectuelle des Romains, des origines à l'époque augustéenne*, Paris, PUF, 1966.

2. P. Naville, *Le Nouveau Leviathan*, Paris, Anthropos, 1967, 515 p. Voir surtout le dernier chapitre.



dans leur conception de la société future, mais tous ont accordé la même importance à la conquête du loisir par le progrès technique et l'émancipation sociale. Tous ont associé le développement du loisir au progrès de la culture intellectuelle des travailleurs et à l'accroissement de leur participation aux affaires de la cité. « Grâce aux loisirs et aux moyens mis à la portée de tous, la réduction au minimum du travail social nécessaire favorisera le développement artistique, scientifique de chacun <sup>1</sup>. »

La réalité du loisir au xx<sup>e</sup> siècle, telle que les sociologues l'ont observée dans les sociétés industrielles dominées par l'entreprise privée ou collective, s'est révélée plus complexe, plus ambiguë. C'est en Europe qu'un militant socialiste, P. Lafargue, écrit le premier pamphlet en faveur du loisir des ouvriers, contre la mystique du travail (1883) <sup>2</sup>. Il ouvrait sur le socialisme une querelle qui dure toujours : le travail est-il une fin ou un moyen ? Mais c'est aux États-Unis que fut fondée la sociologie du « loisir ». Nous ne pensons pas à *The theory of the leisure class* (1889) où T. Veblen traite plutôt de l'oisiveté des différentes catégories d'oisifs de la bourgeoisie, que du loisir des travailleurs <sup>3</sup>. L'oisiveté nie le travail, le loisir le suppose. T. Veblen met surtout en lumière les dépenses ostentatoires auxquelles la recherche du prestige social entraîne les classes dirigeantes. Il faut attendre les années 1920-1930 pour voir, tant en Europe qu'aux États-Unis, les premières études de sociologie empirique du loisir proprement dit. L'instauration de la journée de 8 heures suscite l'espérance et aussi l'inquiétude des réformateurs sociaux : le temps libéré va-t-il être utilisé pour l'épanouissement ou la dégradation de la personnalité ? En URSS, une politique d'organisation des loisirs s'accompagne d'enquêtes sur les « budgets-temps », sous l'impulsion de Strumilin <sup>4</sup>. Le Bureau international du travail de Genève organise en 1920 le premier Congrès international sur le temps libre des travailleurs, trois cents membres de dix-huit nations y assistent. La néces-

1. K. Marx, *Œuvres : Économie*, Paris, Gallimard, t. 1, 1963, 1819<sup>u</sup>p.; t. 2, 1967, 1970 p.; édition établie par M. Rubel.

2. P. Lafargue, *Le Droit à la paresse*, Paris, Maspero, 1965, 80 p.

3. T. Veblen, *The theory of the leisure class. An economic study of institutions*, Londres, Allen and Unwin, 1957, 414 p., 1<sup>re</sup> édition 1899.

4. S.G. Strumilin, *Des problèmes de l'économie du travail*, Moscou, 1964, t. III, nouvelle édition.

sité d'une organisation des loisirs est posée comme corollaire de la diminution du temps de travail. Des enquêtes sont lancées aux États-Unis. Dans *Middletown*, R. et H. Lynd accordent une grande place à l'étude des loisirs traditionnels, des loisirs modernes et de l'organisation des loisirs. En 1934 paraît la première grande enquête centrée sur le loisir, celle de Lundberg et Komarowsky. Elle définit déjà le loisir par opposition aux activités ainsi caractérisées : « considered in high degree obligatory or necessary to the maintenance of life and which are on the whole instrumental to other ends rather than ends in themselves<sup>1</sup>. » Cet ouvrage marque à notre avis la naissance de la sociologie empirique du loisir. Après la guerre de 1940, la sociologie du loisir va connaître un essor d'une dimension et d'une signification nouvelles. Les États-Unis abordent les problèmes de « la société de masse » marquée par la consommation, la culture et le loisir de masse. Dans ce nouveau contexte, les ambiguïtés du loisir suscitent une floraison d'études. En 1948 paraît *The lonely crowd* de David Riesman<sup>2</sup>. Ce livre exercera une influence mondiale; son tirage total dépasse le million. L'auteur défend l'idée que l'humanité moderne n'a connu que deux « révolutions ». La première prend date à la Renaissance : en devenant de plus en plus urbain, l'homme n'est plus dirigé avant tout par la tradition (« tradition directed ») mais par les normes et les valeurs de la famille restreinte. Il devient « inner directed ». La seconde révolution apparaîtrait vers le milieu du xx<sup>e</sup> siècle dans les pays qui abordent la consommation, la culture et le loisir de masse. L'homme est mû par des normes et des valeurs véhiculées par les moyens de communication de masse et les groupes de pairs (peer groups). Il devient « other directed ». Dans cette perspective, les réflexions relatives au développement et à l'influence des loisirs de masse sont centrales. C'est en 1958 que paraît la première anthologie de textes sur ce sujet : *Mass leisure* éditée par E. Larrabee et R. Meyersohn<sup>3</sup>, un an après *Mass culture* (A. Rosenberg et L. White, 1957)<sup>4</sup>.

1. G. Landberg, *Leisure: a suburban study*, New York, Columbia University Press, 1934.

2. D. Riesman, N. Glazer et R. Denney, *The lonely crowd*, New Haven (Conn.), Yale University Press, 1950, xviii, 386 p.

3. E. Larrabee, R.B. Meyersohn eds, *Mass leisure*, Glencoe (Ill.), Free Press, 1958, x + 429 p.

4. A. Rosenberg et L. White, eds, *Mass culture. The popular arts in America*, Glencoe (Ill.), Free Press, 1957, 561 p.

Enfin un progrès décisif dans la vérification empirique de ces idées nouvelles sur les rapports du loisir et de la culture dans les sociétés de masse est dû à l'étude de Kansas City par une équipe animée par R. Havighurst<sup>1</sup> et surtout à celle de Detroit par H. Wilensky<sup>2</sup>.

Pendant cette même période, la sociologie du loisir connaît en Europe un essor parallèle. Georges Friedmann accorde une place privilégiée aux significations du loisir pour « reloger l'homme » dans la civilisation technicienne où le travail est inhumain pour la majorité<sup>3</sup>. Il distingue avec force les fonctions de distraction et de compensation du loisir par rapport au travail. En Angleterre, Rowntree inaugure une série d'études et de recherches à portée sociale<sup>4</sup> qui auront à l'étranger, particulièrement en Hollande, un écho considérable. De vastes sondages d'opinion sur le loisir des jeunes (1954) y aboutissent à une politique vigoureuse d'équipement et de formation. Dans les sociétés industrielles de type socialiste, les études sur le loisir (ou le temps libre) connaissent également un nouveau développement : en URSS, de 1956 à 1962, le passage progressif de la journée de 8 heures à la journée de 7 heures suscite un regain d'enquêtes sur les budgets-temps et les activités du temps libre; dans la perspective de Strumilin, paraissent les travaux de G. A. Prudensky (1964), G. Petrosjan (1965), V. Patrushev (1966), B. Grushin (1967) et L. Gordon (1969)<sup>5</sup>. C'est en Yougoslavie que la première enquête sur le loisir a lieu dans un contexte socialiste selon les méthodes de la sociologie empirique la

1. R.J. Havighurst et K. Feigenbaum, « Leisure and life style », *American journal of sociology*, 1959, p. 145-404.

2. H.L. Wilensky, « Mass society and mass culture. Interdependence or independence? », *American sociological review*, 21, 2, 1964, p. 173-197.

3. G. Friedmann, *Problèmes humains du machinisme industriel*, Paris, Gallimard, 8<sup>e</sup> édition, 1946, 389 p.; *Où va le travail humain?*, Gallimard, 1950, 391 p.; *Le Travail en miettes*, Gallimard, 1956, 347 p.

4. B.S. Rowntree et G.R. Lovers, *English life and leisure*, New York, Longmans, Green and Co, 1951, xvi + 482 p.

5. G. A. Prudensky, *Le Temps et le Travail*, Moscou, Mysl', 1964, 350 p.

G. Petrosjan, *Le Temps hors travail des travailleurs en URSS*, Moscou, Ekonomizdat, 1965, 193 p.

V.D. Patrushev, *Time as an economic category*, Mysl', 1, 1966.

B. Grushin, *Le Temps libre : durée, structure, problèmes, perspectives*, Moscou, Pravda, 1966, 155 p.

L. Gordon, V.J. Voek, S.E. Genkin, E.V. Klopov, S.N. Solokova, « La typologie des phénomènes sociaux complexes », *Voprosy Filosofie*, 7, 1969, p. 52-64.

plus moderne (V. Ahtik, 1960) <sup>1</sup>. Ce travail a été suivi dans ce pays par de nombreuses autres enquêtes, en particulier celles de Mihovilovitch (1967-1972) <sup>2</sup>. La sociologie empirique du loisir et de la culture de masse a connu également un remarquable développement en Pologne à partir de 1956 (K. Zygułski, Z. Skorzynski, A. Olzewska) <sup>3</sup> et en Tchécoslovaquie, surtout autour d'une équipe dirigée par B. Filipcova (*le Travail et le Loisir*, 1964) <sup>4</sup>. La vitalité de la sociologie du loisir a suscité de nombreuses approches au niveau des problèmes; un même auteur peut en adopter plusieurs tour à tour, mais l'une d'entre elles souvent domine les autres. Le loisir est étudié surtout dans ses rapports avec le travail (B. Filipcova, G. Friedmann, S. Parker, G. Prudensky, D. Riesman), la famille (W. Scheuch), le statut de la femme (F. Govaerts), la jeunesse (A. Villadary), la religion (J. Pieper, H. Cox), la politique (S. Lipset), la culture (P. Bossermann, M. Kaplan, H. Wilensky). Il est traité comme un cadre temporel (G. Prudensky, G. Petrosjan, A. Szalai), par rapport à la vie quotidienne (H. Lefebvre, C. Bush), comme un ensemble d'activités (Littunen) ou un système de valeurs (S. de Grazia, en relation avec l'idéologie (M.F. Lanfant) etc. <sup>5</sup>.

1. V. Ahtik, « Les conditions d'une planification sociale du loisir », *Revue internationale des sciences sociales*, 12, 1960, p. 623-630.

2. M. Mihovilovitch, diverses études, faites dans le cadre de l'Institut de recherches sociales, telle que : *Loisir des citoyens de Zagreb*, Zagreb, 1969, 85; *Loisir au village de Filip Lakov*, Zagreb, 1968; « Evolution and the impact of leisure in the contemporary society », *Encyclopedia Moderna*, 15, 1971, etc.

3. K. Zygułski, *Introduction aux problèmes de la culture*, Varsovie, Wydawnickycerzz, 1972, 380 p.

Z. Skorzynski, « Principales activités quotidiennes des habitants de Varsovie », *Zdrowie publiczne*, 1, 1962, p. 35-50; « Au sujet des problèmes du temps libre de la population urbaine », *Problemy pokojii i socjolizmu*, 1, 1965, p. 19-32.

4. B. Filipcova, *L'Homme, le Travail et les Loisirs*, Prague, Svoboda, 1966, 156 p.

5. S. Parker, *The future of work and leisure*, Londres, McGibbon and Kee, 1971, 161 p.

E. K. Scheuch, « Leisure time activities and family cohesion », *Sociological review*, 8, 1960.

F. Govaerts, *Loisirs des femmes et temps libre*, Bruxelles, Institut de sociologie, 1969, 312 p.

A. Villadary, *Fête et Vie quotidienne*, Paris, Éditions ouvrières, 1968, 242 p.

J. Pieper, *Leisure the basis of culture*, Londres, Faber and Faber, 1958.

H. Cox, *La Fête des fous*, Éditions du Seuil, 1971, 240 p.

S. Lipset, *Poetical Man*, New York, Double Day, 1960, 432 p.

P. Bosserman, M. Kaplan, eds, *Technology, human values and leisure*, New York, Abington Press, 1971, 256 p.

Au niveau des méthodes, la variété est aussi grande. La sociologie du loisir ne se distingue pas par une méthode spécifique; elle utilise toutes les méthodes, elle est historique de Veblen à Riesman ou de Grazia; elle est empirique dans la majorité des cas; elle est également comparative. L'enquête sur le temps libre dans les « budgets-temps » (1967) porte sur un échantillon national de douze pays : Allemagne fédérale, Belgique, Autriche, France, Hongrie, Pologne, URSS. Elle est dirigée par A. Szalai (Hongrie) dans le cadre du Centre européen de documentation et de sciences sociales de Vienne (1972). C'est la plus importante observation sociologique internationale sur le temps libre jamais réalisée en formulant un minimum d'hypothèses explicites.

- 
- A. Szalai et al., *The use of time*, La Haye, Mouton, 1973, 868 p.  
 H. Lefebvre, *Critique de la vie quotidienne*, Paris, l'Arche, 1958, 272 p.  
 C. Busch, *Problèmes et Perspectives de la sociologie du temps libre, Contribution à une définition du champ d'étude*, 390 p., Mouton, mars-avril 1973.  
 M. Littunen, *Les Fonctions sociales des vacances*, étude de l'Institut de recherches de l'École des sciences sociales, Turku, 1960.  
 S. de Grazia, *Of time, work and leisure*, New York, The Twentieth Century Found, 1962, 559 p.  
 M.F. Lanfant, *Les Théories du loisir*, Paris, PUF, coll. « Le sociologue », 1972, 254 p.

## La dynamique productrice du loisir

### Les origines.

La naissance même du loisir pose un problème au point que certains se demandent, comme nous l'avons signalé au début, s'il est une réalité ou une fiction. Les lois de son développement restent controversées tant chez les sociologues que chez les historiens. Peut-on parler de loisirs à propos des jours de fêtes et des jours chômés de la société traditionnelle? Le loisir serait-il une création spécifique de la société industrielle? Quelle serait la dynamique de sa création et de son développement compte tenu de cette dynamique? Quel avenir peut-on prévoir pour lui dans les sociétés auxquelles sont en train de donner naissance les sociétés industrielles avancées? Malgré une abondante littérature à la mode sur ce sujet, cet avenir semble obscurci par les prophéties les plus contradictoires, dans les milieux mêmes de la recherche.

Certains considèrent que le loisir existait à toutes les périodes, dans toutes les civilisations. Ce n'est pas notre point de vue. C'est la thèse de Sébastien de Grazia<sup>1</sup>. Le temps hors-travail est évidemment aussi ancien que le travail lui-même, mais le loisir a des traits spécifiques, caractéristiques de la civilisation née de la révolution industrielle.

Dans les sociétés de la période archaïque, le travail et le jeu sont intégrés dans les fêtes par lesquelles l'homme participe au monde des ancêtres<sup>2</sup>. Ces deux activités, quoique différentes par leurs fins prati-

1. S. de Grazia, *op. cit.*

2. J. Cazeneuve, *La Mentalité archaïque*, Paris, A. Colin, 1961, 205 p.

ques, ont des significations de même nature dans la vie essentielle de la communauté. La fête englobe le travail et le jeu. De plus, travail et jeu sont souvent mêlés. Leur opposition est mineure ou inexistante. De même il serait abusif de voir dans la catégorie des chamans ou des sorciers dispensés du travail ordinaire, la préfiguration d'une « classe de loisir » au sens où l'entend T. Veblen : chamans et sorciers assument des fonctions magiques ou religieuses essentielles à la communauté. Le loisir est un concept inadapté à la période archaïque.

Dans les sociétés pré-industrielles de la période historique<sup>1</sup>, le loisir n'existe pas davantage. Le travail s'inscrit dans les cycles naturels des saisons et des jours : il est intense pendant la belle saison, ralenti pendant la mauvaise. Son rythme est naturel, il est coupé de pauses, de chants, de jeux, de cérémonies. Il se confond en général avec l'activité du jour : du lever au coucher du soleil. Entre travail et repos la coupure n'est pas nette. Dans nos climats tempérés, au cours des longs mois d'hiver, le travail intense disparaît pour faire place à une semi-activité pendant laquelle la lutte pour la vie est souvent difficile. Les froids sont meurtriers; les famines fréquentes se conjuguent aux épidémies. Cette inactivité est subie; elle est souvent associée à un cortège de malheurs. Elle ne présente évidemment pas les propriétés du loisir moderne.

Ces cycles naturels sont marqués par une succession de dimanches et de fêtes. Le dimanche appartient au culte. Les fêtes sont souvent l'occasion d'une grande dépense de nourriture et d'énergie; elles constituent l'envers ou la négation de la vie quotidienne. Les réjouissances sont indissociables des cérémonies; elles relèvent en général du culte, non du loisir. Ainsi, quoique les civilisations traditionnelles d'Europe aient connu plus de cent cinquante jours sans travail par an, il ne nous paraît pas possible d'appliquer le concept de loisir pour les analyser. Prenons l'exemple de la France : dans *la Dîme royale* (1707) Vauban<sup>2</sup> distingue parmi les jours « chômés » des « jours fériés » souvent imposés par l'Église contre la volonté des paysans et des artisans pour favoriser l'exercice des devoirs spirituels. Le pauvre homme des fables de La Fontaine se plaint que monsieur le curé « de quelque nouveau saint, charge toujours son prône ». Au début

1. A. Varagnac, *Civilisation traditionnelle et Genres de vie*, Paris, Albin Michel, 1948, 404 p.

2. Vauban, *La Dîme royale*, Paris, Bureaux de la Publication, 1872, VII, 190 p.

du XVIII<sup>e</sup> siècle en France, ces jours fériés étaient au nombre de 84. A ceux-là s'ajoutent les jours de travail impossible (par la maladie, la gelée, etc.) environ 80. Donc à cette époque en France, les paysans et artisans (95 % des travailleurs) comptaient, selon Vauban, 164 jours sans travail par an, la plupart imposés par les besoins du culte ou le manque de travail. Dans les sociétés pré-industrielles de l'époque actuelle nous rencontrons de nombreux travailleurs que le sous-développement technologique prive d'emplois ou condamne à de sporadiques emplois de courte durée. Nous ne parlerons pas alors de temps libéré, encore moins de loisir, mais de temps inoccupé.

Certains chercheurs font remonter le loisir au mode de vie des classes aristocratiques de la civilisation traditionnelle (de Grazia). Pourtant, nous ne croyons pas non plus que l'*oisiveté* des philosophes de la Grèce antique ou celle des gentilshommes du XVI<sup>e</sup> siècle puisse être appelée *loisir*. Ces privilégiés de la fortune, cultivés ou non, faisaient payer leur oisiveté par le travail des esclaves, des manants ou des valets. Cette oisiveté ne se définit pas par rapport au travail. Elle n'est ni un complément ni une compensation, elle est un substitut du travail. Ce modèle d'oisiveté aristocratique a certes apporté une puissante contribution au raffinement de la culture. Les philosophes grecs associent ce modèle à la sagesse; ce développement de l'homme complet, corps et esprit, était l'idéal de cette vie sans travail. Le rejet du travail servile était justifié par Aristote au nom des valeurs nobles; le mot « Scholè » voulait dire à la fois oisiveté et école. Les gentilshommes des cours européennes postérieures au Moyen Age ont inventé ou exalté l'idéal de l'humaniste et de l'honnête homme. L'oisiveté des nobles était toujours liée aux plus hautes valeurs de civilisation, même lorsque dans la réalité elle était marquée par la médiocrité ou la bassesse. Pourtant le concept de loisir ne convient pas pour désigner les activités de ces castes oisives. Le loisir n'est pas l'oisiveté, il ne supprime pas le travail, il le suppose. Il correspond à une libération périodique du travail à la fin de la journée, de la semaine, de l'année ou de la vie de travail.

Deux conditions préalables ont dû être réalisées dans la vie sociale pour que le loisir devienne possible pour la majorité des travailleurs :

- a. Les activités de la société ne sont plus réglées dans leur totalité



par des obligations rituelles imposées par la communauté. Une partie au moins de ces activités échappe aux rites collectifs, notamment le travail et le loisir. Ce dernier relève du libre choix des individus, bien que les déterminismes sociaux s'exercent évidemment sur ce libre choix.

*b.* Le travail professionnel s'est détaché des autres activités. Il a une limite arbitraire, non réglée par la nature. Son organisation est spécifique si bien que le temps libre est assez nettement séparé ou séparable de lui.

Ces deux conditions coexistent seulement dans les sociétés industrielles et post-industrielles. Elles rendent le concept de loisir inapplicable aux sociétés archaïques et pré-industrielles. Quand le loisir pénètre dans la vie rurale des sociétés modernes, c'est que le travail rural tend à s'organiser sur le mode de travail industriel et que la vie rurale est pénétrée par les modèles de la vie urbaine qui y correspondent<sup>1</sup>. Des remarques de même ordre s'imposent pour les sociétés agraires du Tiers Monde qui ont le projet de se transformer en sociétés industrielles.

#### *Croissance de la durée du temps libre.*

Mais la croissance incontestable de la durée du temps libre observée depuis les débuts des sociétés industrielles jusqu'à ces vingt dernières années est-elle un fait porteur d'avenir ? Cette croissance est-elle, au contraire, en grande partie illusoire pour nombre de travailleurs de toutes catégories, des plus riches et plus responsables (managers) aux plus pauvres dépourvus de responsabilités (main-d'œuvre non qualifiée souvent étrangère) ? Cette croissance, déjà contestée dans son étendue, n'est-elle pas arrivée à une sorte d'apogée qui ne préfigurerait pas du tout l'avenir des sociétés industrielles mais refléterait plutôt le passé ? Deux grandes thèses s'affrontent.

Pour l'an 2000, H. Kahn et A. Wiener prophétisent un capitalisme productiviste et humanitaire qui réduira le temps de travail dans la société américaine : on pourrait n'y travailler que 7 heures 30 par jour

1. H. Mendras, *La Fin des paysans*, Paris, SEDEIS, 1967, 358 p.

pendant trois jours par semaine<sup>1</sup>. La durée du week-end passerait à quatre jours (vendredi, samedi, dimanche, lundi) et les vacances actuelles des enseignants pourraient être étendues à la majorité des travailleurs, soit treize semaines annuelles. Dans la perspective éventuelle d'un socialisme post-industriel, E. Mandel<sup>2</sup> croit possible une semaine de 20 à 24 heures réparties en 5 ou 6 heures de travail par jour, si le taux de croissance de la productivité était de 5 % chaque année (ce qui est plausible), si l'économie était maîtrisée par une planification efficace en fonction des besoins réels et si la nation américaine était débarrassée de ses écrasantes charges militaires. Les réflexions à long terme de J. Fourastié sur les « sociétés tertiaires » vont dans le même sens mais elles sont à la fois plus incertaines et plus prudentes puisqu'il situe leur réalisation au-delà de l'an 2000. Vers 2100 : il ne resterait pour nos lointains descendants que 1 200 heures de travail annuelles (au lieu de 2 000 à 2 200 dans les sociétés industrielles avancées d'aujourd'hui) réparties en quarante semaines de 30 heures pendant trente ans (au lieu de cinquante ans d'aujourd'hui).

D'autres prophètes vont dans un sens totalement opposé; ils ne voient pas du tout l'avenir des sociétés industrielles et post-industrielles dans le loisir. La critique la plus récente et la plus vigoureuse dans sa formulation est venue de l'économiste philosophe J.K. Galbraith. « Depuis un quart de siècle la moyenne du travail hebdomadaire dans l'industrie s'est élevée modérément (40,6 heures en 1941 — 41 heures en 1965)... A mesure que leur revenu s'élève les hommes passent plus de temps au travail et réclament moins de loisir. L'idée d'une ère nouvelle de loisir considérablement étendu est en réalité un sujet banal de conversation; on s'en servira d'ailleurs de moins en moins<sup>3</sup>. »

Souvent la prédiction n'est, en fait, que la valorisation d'une partie du présent. Commençons par observer les différents faits sans en privilégier certains. Il est toujours possible d'illustrer une thèse ou une théorie spéculative quelconque par la méthode des cas favorables

1. H. Kahn, A.J. Wiener, *L'An 2000*, Paris, Laffont, 1958, 500 p. Trad. de l'américain,

2. E. Mandel, « Socialist Economy » in *Is economics relevant ?*

R.L. Heilbroner et A.M. Fords, eds, Pacific Palisades (Cal.), Goyyear Pub. Co., 1971, 315 p.

3. J.K. Galbraith, *Le Nouvel État industriel — Essai sur le système économique américain*, Paris, Gallimard, 1968, 418 p. Trad. de l'américain.

empruntés pêle-mêle au passé ou au présent. Ici ou ailleurs, nous oublions trop souvent que, pour tenter de prouver une hypothèse, il est nécessaire :

1. de rassembler l'ensemble des faits pertinents,
2. de confronter dans cet ensemble ceux qui sont positifs et ceux qui sont négatifs, sans omission ni répétition par rapport à l'hypothèse,
3. d'observer les relations mutuelles entre les faits pour savoir lequel exerce sur l'autre l'action la plus forte,
4. d'observer les tendances évolutives de chacun pour déterminer celles qui vont croissant, lesquelles vont décroissant. Chaque fois que cela sera possible, nous tenterons d'utiliser des ensembles de faits représentatifs établis par des recensements ou des sondages qui autorisent à la généralisation par la probabilité.

Nous n'ignorons ni la difficulté de ce travail, ni les limites de ce parti pris. Nous savons que les faits sont toujours des réponses à des questions, que les questions dépendent autant du questionneur que de la situation. Nous savons aussi que toute connaissance réellement sociologique suppose l'accord d'une théorie cohérente avec des faits construits par l'intermédiaire d'une méthode consciente de ses pouvoirs et de ses limites. Mais dans l'état actuel de la réflexion sociologique dans notre discipline où la prophétie remplace trop souvent les prévisions probabilistes et où l'affirmation spéculative dite « théorique » est indifférente à tout système objectif de preuves, nous croyons que cette démarche inductive, même si elle est limitée, est le meilleur moyen d'éviter les propositions gratuites. La démarche inductive devrait nous permettre de repérer les variables pertinentes dans le domaine de la production du temps libre puis du temps de loisir dans les sociétés industrielles. Nous attendons d'elle qu'elle nous conduise :

- a. sur la voie des différents types d'évolution du temps libre puis du loisir selon les catégories de travailleurs,
- b. sur celle des différentes composantes qui peuvent expliquer ces types d'évolution.

Nous ne donnons pas, à ce stade, de définition du loisir. Une notion approximative suffit pour le premier développement que nous proposons. Si le lecteur connaît la définition que nous avons nous-même tirée, en 1955, des résultats d'une enquête nationale à propos de la

*Hypothèse C.*

L'étude d'une société avancée (A) peut encore être utile à la prévision d'une autre façon. En effet, dans cette société l'influence des catégories de référence dans la dynamique de l'évolution peut être reconstituée. L'élasticité sociale, analysée dans la société A, peut favoriser des hypothèses sur l'influence possible des catégories de référence dans la société B que nous prenons aujourd'hui comme sujet d'observation. Par exemple, connaissant dans le passé l'influence des habitudes de voyages des classes les plus riches de la société états-unienne sur l'extension des intérêts pour le tourisme dans les autres classes de cette société, on peut tenter des hypothèses sur le développement du tourisme au Québec par exemple malgré des différences culturelles. Nous partirons notamment de l'observation des comportements et des intérêts actuels des groupes les plus riches dans ce pays.

L'incertitude de la prévision est d'autant plus réduite que la comparaison peut vérifier ces trois hypothèses dans une même étude.

Ces informations peuvent provenir de différentes sources. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient prises à la même échelle de la réalité sociale. Certaines peuvent provenir d'informations locales, d'autres d'informations nationales. Les unes peuvent être constituées par des résultats de sondages, d'autres par des agrégats. Cette variété des matériaux importe peu. Le caractère pertinent de l'information réside seulement dans la possibilité qu'elle offre de comparer deux valeurs dans un même genre d'unités, afin de calculer les élasticités temporelles, sociales ou spatiales. Au contraire, il faut plutôt souhaiter la plus grande variété possible dans le genre de nos informations pertinentes afin de pouvoir par RECOUPEMENT vérifier la permanence des tendances ou des disparités analogues. Nous renvoyons donc dos à dos ceux qui dénoncent les limites du traitement des agrégats dans la recherche des corrélations (« ecological fallacy » de Robinson), et ceux qui dénoncent avec autant de pertinence, les limites du traitement

des résultats de sondages, exposés aux erreurs subjectives (individualistic fallacy)<sup>1</sup>. Il est important que la réflexion prévisionnelle puisse s'appuyer sur le plus grand nombre possible de tendances et de disparités comparables malgré la différence du genre d'information.

Pour finir, il nous paraît utile de souligner la difficulté de rassembler dans une société donnée l'information pertinente avec la prévision. Celle-ci est souvent dispersée. Pour la réunir il faut un travail long, en plusieurs étapes :

- a. rassemblement de toutes les données disponibles sur chaque pays étudié et essai de faire un premier traitement comparé,
- b. harmonisation des données ainsi recueillies pour constituer des ensembles comparables prêts pour des analyses secondaires,
- c. préparer l'observation comparée d'échantillons choisis selon les mêmes principes et explorés selon les mêmes méthodes à la lumière des mêmes hypothèses.

Trop souvent, la première phase de ce travail est sous-estimée par les sociologues habitués aux exigences particulières de l'enquête sur échantillon représentatif. En réalité, cette première phase est d'une importance fondamentale. Les résultats peuvent dépasser les attentes, même quand les analyses secondaires s'avèrent difficiles<sup>2</sup>. Ce travail est long et le rendement n'est pas toujours proportionnel à la peine<sup>3</sup>, c'est pourquoi il faudrait souhaiter que les instituts de recherche sociologiques accordent de plus en plus d'importance au stockage mécanographique des données locales, nationales et internationales.

1. E. Scheuch, « The cross-cultural use of sample surveys : Problems of comparability » in S. Rokkan ed., *Comparative research accross cultures and nations*, Paris, La Haye, Mouton, 1968, p. 176-210.

2. Cf. la manière dont S. Lipset a traité l'information internationale pour prouver ses hypothèses dans *Political man*, *op. cit.*

3. Dans l'étude comparée sur le loisir dans sept pays, la constitution de ce premier travail a demandé entre 1 500 et 2 500 heures de travail de collection, de classification et de vérification selon les différents pays.

## Conclusion

Ainsi une réflexion individuelle et collective, fondée sur l'exploitation des résultats de la sociologie empirique et des questions qu'elle soulève, nous a conduit à quelques propositions que nous tenterons de résumer brièvement. Dans le processus du développement post-industriel des sociétés technologiques, la dynamique productrice du temps, des activités et des valeurs du loisir n'est pas seulement la réduction du temps de travail consécutif au progrès technique. Celle-ci explique exclusivement l'accroissement du temps hors travail, non pas la promotion générale du loisir dans ce temps hors travail. Cette promotion resterait incompréhensible si elle ne venait pas d'une régression progressive de l'étendue du contrôle imposé à l'individu par les institutions sociales de base ainsi que d'une nouvelle aspiration historique de la personne à l'expression d'elle-même. Ces deux phénomènes sont des conquêtes de mouvements sociaux où non seulement les travailleurs, mais les femmes, les jeunes, les retraités, etc. en tant que tels jouent un rôle actif. Nous espérons avoir mis en lumière cette triple dynamique encore trop souvent ignorée de la sociologie du loisir qui reste prisonnière de ses origines : la sociologie du travail.

Il ne s'ensuit pas que la vie de tout le monde est (ou va être) dominée par les valeurs du loisir. Des minorités souvent importantes de travailleurs et de femmes, de jeunes ou de vieux restent étrangères aux valeurs nouvelles du loisir. Leur vie est orientée par nécessité, par devoir ou par plaisir presque uniquement par les valeurs du travail professionnel ou scolaire, par celles des obligations familiales, de l'engagement socio-spirituel ou socio-politique. Le loisir n'est pour elles qu'un moyen de se reposer et de se distraire de temps en temps, mais pour la majorité, ce sont les activités de loisir qui, de plus en

plus, occupent la plus grande partie du temps hors travail et suscitent un intérêt croissant pour leur réalisation personnelle, de quelque niveau qu'elle soit.

Pour analyser ces phénomènes complexes, la sociologie du loisir devrait prêter la plus grande attention à la définition rigoureuse de son champ spécifique. Le loisir n'est pas l'oisiveté, puisqu'il suppose d'abord la présence du travail professionnel, alors que l'oisiveté suppose d'abord sa négation. Cette confusion, dont Veblen lui-même est un des responsables, a la vie dure. Le loisir ne peut pas être confondu avec le temps extra-professionnel. Il n'en est qu'une partie. Ce temps comporte également le travail domestico-familial longtemps oublié par la sociologie du loisir. Pourtant, c'est autant par rapport à la libération du travail familial que par rapport à la libération du travail professionnel que désormais le loisir doit se définir. La sociologie du loisir doit refuser également la confusion entre le loisir et le temps libre. Le temps libre recouvre en même temps les activités d'engagement socio-spirituel, d'engagement socio-politique et les activités orientées en priorité vers la satisfaction de la personne. Ces activités n'ont évidemment pas la même signification pour la société. Nous devons également tenter de définir sans ambiguïté le loisir par rapport à ces deux types d'engagement. Ces deux derniers relèvent de la sociologie religieuse et de la sociologie politique. Seules les activités orientées en priorité vers l'expression de la personne, quels que soient ses conditionnements sociaux, concernent le loisir et permettent de fonder dans la clarté une branche spécialisée de la sociologie : la sociologie du loisir. Il est bien évident que les frontières de ces différents concepts se recoupent en partie et que les relations entre eux sont souvent étroites. Mais la signification des faits qu'ils recouvrent n'est pas la même pour la société et toute science a besoin de définir son objet spécifique sous peine de rester enlisée dans l'à-peu-près ou le discours.

Quant aux relations du loisir avec le travail, notre point de vue actuel représente une rupture par rapport aux idées qui dominent notre discipline depuis l'origine. Répétons que la sociologie empirique montre sans équivoque que l'influence du travail, de la division du travail et de la division en classes sociales qui en résulte, sur les différences de comportement et valeurs de loisir, est et reste manifeste. Il faudrait apporter beaucoup de restrictions et de nuances aux idées

## CONCLUSION

de certains idéologues de la société post-industrielle concernant « l'embourgeoisement », « l'intégration » de la classe ouvrière dans les classes moyennes. Cependant nous avons vu que les distances culturelles et sociales entre les loisirs des ouvriers et ceux des autres travailleurs urbains sont très variables. Si l'on admet les indicateurs que nous avons retenus, elles ne se réduisent jamais à des oppositions radicales, telles qu'elles existaient au temps de Marx et de Zola.

Mais là n'est pas l'aspect le plus important de notre point de vue actuel. Ce qui nous frappe c'est que cette dichotomie travail/loisir qui a été facteur de progrès pour l'observation et l'explication du loisir depuis une quarantaine d'années (de E. Mayo à G. Friedmann), aujourd'hui serait plutôt un facteur de stagnation. Elle est la cause de propos de plus en plus stéréotypés. Elle appauvrit les problématiques de recherche. Elle cache les relations réciproques, déterminées et déterminantes, que le loisir noue de plus en plus avec l'ensemble des obligations institutionnelles pour subir leur conditionnement ou pour exercer sur elles une influence, souvent contestataire. Là sont, à nos yeux, les inconnues les plus importantes à réduire aujourd'hui. Il nous paraît que désormais se pose à l'échelle d'une société d'un type nouveau, dominée par le secteur tertiaire, un problème global de libération et d'affectation du temps et de l'espace. Il met en cause la qualité de la vie personnelle et collective non seulement dans les activités de loisir et dans le travail professionnel mais aussi dans le travail scolaire et familial, dans les activités d'engagement socio-spirituel et socio-politique. Là est pour nous le travail majeur à entreprendre dans les prochaines années par la sociologie du loisir en coopération avec les autres branches de la sociologie dans un cadre si possible interdisciplinaire.

Mais cette évolution du loisir n'est pas simple. Son expansion nous est apparue entravée ou niée par des nombreux obstacles économiques et sociaux et par des préjugés tenaces. Tout d'abord on a raison de répéter que la dynamique mercantile des biens et services tend à asservir les possibilités de réalisation personnelle de la masse des clients aux lois de la standardisation et du profit maximum. Dans quelle mesure? Il faudra que la sociologie empirique mette pleins feux sur ce terrain. La dynamique de la propagande politique menace aussi le loisir d'être réduit à l'enjeu des luttes électorales ou idéologiques, d'autant que le loisir et la démocratisation culturelle posent



de plus en plus dans la cité des problèmes politiques. Quant à l'apolitisme, il tend à conserver aux loisirs la dimension de jeux d'enfants qui risquent de faire des citoyens indifférents et satisfaits. Comment le loisir peut-il ouvrir à l'âge adulte les merveilleuses sources d'inspiration de l'enfance sans faire retomber l'adulte en enfance ?

Devant ces dangers d'origine différente, les organisations de loisir et d'action culturelle démocratiques sont dispersées. Elles sont le plus souvent dépourvues de conscience politique appropriée. Quand elles participent à l'action politique, c'est pour faire écho aux luttes partitistes nées sur d'autres terrains d'action et non pour susciter un mouvement social cohérent et permanent, orienté vers la réalisation spécifique d'une politique culturelle novatrice et démocratique à la mesure des problèmes nouveaux du développement culturel associé au loisir de masse. Est-ce que la sociologie peut contribuer à mettre à jour les faits utiles à la solution théorique et pratique de ces nouveaux problèmes ? Nous croyons avoir montré que ceux-ci sont un défi pour l'orientation de notre discipline elle-même. Celle-ci ne pourra contribuer avec efficacité à réduire les inconnues majeures de l'évolution du loisir qu'à deux conditions :

*a.* elle a besoin d'élaborer avec les économistes du « développement » un cadre de référence à la fois valide et opératoire, permettant de contester les orientations mêmes du développement de la richesse et du temps libéré ; non pas la « culture » en général, mais le développement culturel scolaire et extrascolaire d'un groupe, d'une classe d'une société pour une période définie ;

*b.* elle devrait devenir capable d'introduire dans son champ à la fois l'étude des tendances et la réduction de l'incertitude du futur ainsi que l'interaction de l'intervention d'un sujet social et des déterminismes de toutes sortes qui conditionnent cette intervention. Elle devrait donc devenir de plus en plus prévisionnelle et décisionnelle.

Sans ces deux changements nous craignons que la contribution de la sociologie pour analyser les conditions et les mécanismes de ce que nous avons osé appeler en 1962 une éventuelle « civilisation du loisir » reste faible.

Mais peut-on parler de civilisation du loisir à l'horizon des sociétés industrielles avancées ? On a vu que d'autres alternatives sont possibles si la société décide une politique globale non seulement du revenu, mais aussi du temps. Sont-elles probables ? Certains accueillent cette

## CONCLUSION

hypothèse plausible d'une civilisation du loisir avec scepticisme, beaucoup la raillent comme une naïveté. La quasi-totalité des sociologues l'ignorent ou la rejettent.

Il est évident que cette expression est inacceptable à bien des égards. Tout d'abord, caractériser une société, une culture, une civilisation par un seul de ses traits est arbitraire. Le type de civilisation qui naît avec la prépondérance du secteur tertiaire dans l'économie peut être caractérisée de multiples façons par ses causes et par ses effets, ou par leurs relations dialectiques. Nous l'avons déjà dit. Il est tout aussi légitime de parler de civilisation néo-technique, atomique, électronique, cybernétique... ou bien encore les caractériser par la consommation de masse, la révolution sexuelle, le conflit des générations, etc. Mais en sociologie la conceptualisation est souvent un combat contre des idées fausses, des mythes. Elle ne peut pas être abstraite de l'état des idées à un moment donné. Lorsque celles-ci semblent en retard sur la situation, il est nécessaire que les sociologues mettent en avant une conceptualisation nouvelle de cette situation qui, pour être vécue, n'en est pas moins absente des représentations dominantes.

C'est cette nécessité qui nous est apparue autour des années 1955-1960. A cette époque-là, le problème du loisir n'était pas encore posé dans l'opinion publique. Les milieux de la recherche étaient encore dominés par des représentations anachroniques du travail, de la vie politique très proches du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est dans ces circonstances qu'il nous a paru légitime d'évoquer l'idée d'une éventuelle civilisation du loisir, qui obligerait à rapprocher une multitude de faits dispersés pour poser un problème *général*. C'était donc une tentative pour sortir le loisir de la position résiduelle qu'il occupait dans la représentation collective, afin qu'il soit placé au même niveau d'importance que les autres faits sociaux réputés plus sérieux. Avons-nous réussi? Malgré certains succès journalistiques et pédagogiques nous en doutons.

D'un autre point de vue, on peut craindre que certains censeurs de la civilisation du loisir confondent le point de vue descriptif et le point de vue normatif. Si nous prenions « civilisation » au sens normatif, en fonction de nos critères du développement culturel et social d'une société de masse, nous penserions que l'expression, en effet, ne se justifie pas. Dans une société comme la nôtre où les lois du marché ont tendance à standardiser les biens et services du loisir, où le système

scolaire est totalement inadapté à la culture générale vécue dans le loisir des jeunes ou des adultes, il est évident que les loisirs populaires, dans leur ensemble, ne sont pas dominés par l'invention ou la création. Mais une civilisation ne se réduit pas forcément à un ensemble d'œuvres de haute qualité, c'est avant tout un mode de sentir, de penser, d'agir, un mode de vie qui varie avec la stratification sociale. C'est le produit d'une interaction de l'état des forces productives, des institutions sociales et de la personnalité de base. Nous croyons avoir démontré qu'à l'aube de l'âge post-industriel, le loisir produit par le progrès des forces productives, la régression du contrôle des institutions sociales de base et la promotion d'aspirations nouvelles de la personne, tend à exercer une influence croissante *sur le mode de vie tout entier*. De plus en plus, même dans les sociétés industrielles guidées par une doctrine officielle du travail, il est le grand vainqueur du temps libéré du temps professionnel et domestique, beaucoup plus que le travail social bénévole, l'engagement socio-spirituel ou l'engagement socio-politique. De plus en plus, la vie familiale se modifie, les obligations se distinguent des loisirs ou semi-loisirs : les premières tendent à se réduire, les seconds à augmenter cependant que le style des loisirs tend à transformer l'exercice, la conception même des obligations. Répétons qu'hormis quelques privilégiés, pour lesquels le travail est une source majeure de création ou de responsabilité et une minorité importante qui a besoin d'accroître un salaire insuffisant, les travailleurs occupent la majeure partie de leur temps libéré par des activités de loisir. Il en est de même pour les retraités. Tous les syndicats revendiquent aujourd'hui une nouvelle diminution de la durée du travail. Tout en étant façonné par les conditions du travail et les structures de classes qui en découlent, le loisir obéit de moins en moins à la seule loi du travail. Le temps de loisir est de moins en moins vécu comme la récupération de la force de travail, malgré une certaine croissance de la fatigue nerveuse. Même en Union Soviétique, nous avons observé un changement de perspective où le loisir n'est plus étudié comme un moyen d'améliorer le travail mais où ce sont les conditions du travail et du transport qui sont mises en cause pour faciliter le loisir comme cadre d'épanouissement personnel. Le loisir est de plus en plus conçu lui-même, pour satisfaire des besoins nouveaux de la personnalité à quelque niveau culturel que ce soit. Nous avons observé partout une décroissance des valeurs du travail

## CONCLUSION

et une croissance des valeurs du loisir, surtout dans la jeunesse. Une aspiration nouvelle tend à rechercher dans le travail lui-même certaines propriétés du loisir. Comme l'écrit Mills : « Aujourd'hui, le travail tend à être apprécié selon les critères du loisir<sup>1</sup>... » Des remarques semblables se sont imposées pour le travail scolaire. Il est sûr que les niveaux d'instruction scolaire exercent une influence sur les contenus du loisir. Mais tout d'abord, cette influence est moins étendue qu'il n'y paraît quand on cherche à préciser le nombre des personnes concernées par les corrélations positives ou négatives entre les études et le loisir. Et surtout l'un des aspects de la crise scolaire vient d'un refus d'une partie du travail scolaire imposé. Ce refus correspond à une revendication d'auto-formation volontaire, qui concerne avant tout un nouveau style de loisir des jeunes. D'abord contrôlées par les églises, les activités du loisir s'en sont progressivement affranchies. Ce sont les habitudes de loisir des paroissiens qui ont, au contraire, conduit les églises à transformer l'horaire, l'implantation, le style des cultes. Influencé par la politique (ou l'absence de politique) culturelle de l'entreprise, de la municipalité, ou de l'État, le loisir de la population reste du domaine de la vie privée. La résistance à une organisation autoritaire du loisir par une institution quelconque, syndicale ou politique, est très forte, malgré les essais permanents d'utilisation du loisir par les propagandes. Les lois du marché façonnent le loisir, mais des mouvements sociaux de plus en plus variés se dressent contre cette dégradation. D'après nos observations et réflexions prévisionnelles, il est clair que, désormais, sous peine d'échec, aucune réforme du travail professionnel ou scolaire, aucune réforme de la vie familiale, socio-spirituelle et socio-politique ne peut ignorer l'étendue, les structures, les valeurs du loisir dans toutes les classes sociales, toutes les catégories d'âge, de sexe de la population. On ne perçoit que des comportements, mais derrière eux se cache tout un système de valeurs qui plonge dans ce qu'on pourrait appeler, avec réserve, la personnalité de base de notre temps. Ce système de valeurs ne reste pas enfermé dans les loisirs mais le déborde. Il pénètre dans la quasi-totalité des autres activités. Il ne supprime les engagements professionnels, scolaires, familiaux, socio-spirituels et socio-politiques

1. C. Wright-Mills, *Les Cols blancs. Les classes moyennes aux États-Unis*, Paris, F. Maspero, 1966, 368 p. Trad. de l'américain : *White collar, the american middle classes*.

que dans des cas marginaux d'inadaptation sociale, mais pour le plus grand nombre il modifie ou tend à modifier, dans la tension et le conflit, le style de ces engagements. En anglais nous pourrions parler de l'avènement d'une « *leisure society* ». En français personne n'oserait risquer ce barbarisme de « société loisirée » qui correspond pourtant exactement au changement de la situation. Toute politique globale d'amélioration de ce qu'on appelait hier style de la vie et aujourd'hui *qualité de la vie*, par un aménagement nouveau du temps et de l'espace, doit commencer par une réflexion sur des implications du loisir dans tous les domaines de la vie sociale et personnelle. Ce sont ces faits qui nous ont poussé à parler de la naissance possible d'une civilisation du loisir. Ce n'est pas l'Eldorado pour demain. Ce sont de nouveaux problèmes sociaux et culturels qui, pour être résolus *demain* devraient être posés sérieusement *aujourd'hui*.

Parmi toutes les réserves ou les critiques inspirées par cette démarche de la sociologie du loisir, nous attachons une importance particulière à la pensée récente de Georges Friedmann. Sa réflexion sur le loisir dans le cadre de son analyse de la civilisation technicienne a beaucoup évolué. Il a d'abord considéré le loisir comme une distraction ou une compensation par rapport au travail. Puis il a cherché à savoir dans quelle mesure le temps libéré est réellement un temps libre, libre de contraintes, de conditionnement. Beaucoup de faits se présentaient d'eux-mêmes pour lui suggérer des réponses pessimistes. Il ne s'est jamais beaucoup intéressé à la catégorie des faits qui montrent l'action croissante, quoique souvent cachée, des valeurs du loisir sur le travail et toutes les autres activités qui par ailleurs le conditionnent. Mais à partir de 1970, il rejette en totalité l'idée d'une éventuelle civilisation du loisir : « Il est clair désormais que la civilisation technicienne ne peut pas être une civilisation du loisir<sup>1</sup>. »

Examinons pour finir ses arguments et les faits sur lesquels, éventuellement, il s'appuie. G. Friedmann lui-même les a rassemblés et ordonnés en quelques pages.

a. La réalisation de la diminution de la semaine de travail ne suffit

1. G. Friedmann, *La Puissance et la Sagesse*, op. cit.

## CONCLUSION

pas à provoquer des transformations profondes. C'est un échec.

*b.* Le loisir n'est pas parvenu à compenser la déshumanisation des travaux parcellaires de la majorité des travailleurs. Les cadres supérieurs n'ont pas de temps pour le loisir, la majorité des ouvriers ne sait pas s'en servir. Elle s'ennuie, elle prend un second métier ou elle bricole.

*c.* Le loisir est devenu une simple marchandise. Les « hippies » se rebellent contre lui, comme contre le travail.

*d.* Enfin le loisir s'accompagne d'un effritement psychologique du travail. Même s'il est réussi, il fait passer l'axe principal de l'intérêt en dehors du travail. C'est une situation « pathologique ».

La sociologie empirique pourrait fournir des faits à l'appui de certaines de ces idées. Mais d'autres faits révèlent une situation plus complexe. Nous en avons exposé quelques-uns dans cet ouvrage, en particulier dans le chapitre II. Nous ne les répéterons pas. Georges Friedmann nous a prévenu que son livre n'est pas un livre savant « quoique nourri d'expériences et d'observations ». Nous aurions aimé que ses propositions correspondent mieux à la totalité des faits disponibles dans la sociologie empirique du travail ou du loisir d'aujourd'hui.

D'autre part, nous croyons comprendre l'idée générale du livre où est incluse cette appréciation sur le loisir. Dans la civilisation technique, G. Friedmann dénonce un déséquilibre croissant entre la puissance de l'homme et sa sagesse. C'est ce qu'il appelle le grand déséquilibre souvent qualifié d'« hallucinant », de « terrifiant ». Il lance un appel, à contre-courant, pour que l'homme fasse un effort intérieur capable d'équilibrer son pouvoir extérieur sur les choses. Nous sommes tout prêt à entendre son appel. Mais comment réaliser cet effort intérieur ? Par une « éducation véritable », mais cette éducation véritable dans une société en changement permanent ne saurait se limiter à l'enfance. Elle devrait être permanente, donc concerner une partie du loisir. Et devant la crise actuelle de l'école, devant les revendications nouvelles de la jeunesse à l'autonomie du libre choix, comment concernerait-elle seulement des études obligatoires ? Elle concernerait nécessairement, sous peine d'échec également, le loisir de la jeunesse.

Étant donné la force de la dynamique productrice du temps libre et de la dynamique du loisir dans ce temps libre, on peut s'attendre à

une expansion croissante, quoique modérée, du temps de loisir. On voit mal comment l'éducation véritable dont parle G. Friedmann pourrait rester étrangère à la fonction de développement du loisir. Au contraire, il nous semble qu'une politique nouvelle des sociétés à l'égard de cette fonction conditionne l'essor de « l'éducation véritable ». A nos yeux, la réflexion de G. Friedmann sur cette éducation véritable repose sur une conception dépassée du système scolaire, même réformé, et sur une vue des rapports entre l'étude scolaire imposée et l'auto-formation volontaire du temps de loisir qui ne correspond plus aux aspirations des nouvelles générations.

Enfin, une question de méthode s'impose. Nous nous demandons comment George Friedmann rattache les propositions négatives de cet essai à la méthode sociologique. Il écrit : « Quelle que soit la valeur documentaire des recherches spécialisées consacrées aux dimensions temporelles, culturelles, fonctionnelles du loisir, elles démontrent lorsqu'elles ne vont pas plus profond, plus loin, l'impossibilité de comprendre les faits qu'elles relatent, sans référence à la condition globale de l'homme dans la civilisation technicienne. » On voit mal le sens précis que G. Friedmann donne à « démonstration » dans une telle proposition. S'agit-il d'une démonstration scientifique ? Nous en voyons mal le système de preuves. Nous craignons qu'il n'y ait une équivoque entre deux modes de connaissance. La sociologie empirique ne peut poser que les problèmes qu'elle peut résoudre. Elle ne prétend pas résoudre tous les problèmes que le philosophe peut et doit évoquer en ce qui concerne « la condition globale de l'homme ». Mais s'il s'agit d'établir des faits sociaux, ou de prédire leur évolution sous le nom de civilisation du loisir, le recours à l'observation et à la prévision est nécessaire à toute « démonstration » sociologique.

Si l'on se propose comme G. Friedmann de susciter un effort intérieur pour résoudre ou réduire le grand déséquilibre, on peut se borner à une attitude de prophète qui prêche certaines valeurs sans se soucier des conditions et processus de leur réalisation dans la société en devenir ou bien chercher à réduire l'incertitude de cette réalisation et appliquer à ce système d'intervention les règles de la sociologie prévisionnelle et décisionnelle. Or G. Friedmann, dans une controverse avec J. Fourastié<sup>1</sup>, voit surtout dans les sciences de la prévision

1. Ibid.

## CONCLUSION

et de la planification de nouvelles illusions du scientisme. Sur quelle méthode scientifique, dans ces conditions, s'appuie la proposition que la civilisation technicienne n'ira pas vers une civilisation du loisir?

Même quand on s'est efforcé de comparer tous les faits disponibles dans une approche systématique de la réalité sociale, même quand on cherche à les utiliser pour la prévision probabiliste, pour comprendre le devenir, on n'est jamais assuré de la certitude. Tout ce que nous pouvons tenter de faire est de réduire l'incertitude de ce futur qui commence dans le présent. La sociologie peut-elle faire davantage sans se renier?





The history of the United States is a story of growth and change. From the first European settlements to the present day, the nation has expanded its territory and diversified its economy. The early years were marked by the struggle for independence from British rule, followed by a period of territorial acquisition and westward expansion. The mid-19th century saw the rise of sectionalism and the Civil War, which resolved the issue of slavery. The late 19th and early 20th centuries were characterized by industrialization, urbanization, and the emergence of a powerful federal government. The 20th century has been a period of global leadership, social progress, and technological innovation. The United States has played a central role in shaping the modern world, and its influence continues to be felt across the globe.

## *Index des auteurs*

- Actes du VI<sup>e</sup> Congrès mondial de sociologie, 162.  
Ahtik (V.), 21, 100  
Anderson (A.), 39.  
Andrée (J.M.), 17.  
Aragon, 86, 83.  
Aristote, 25.  
Aron (R.), NL, 197.  
Association internationale de sociologie, 233.  
  
Bachelard (G.), 12, 240.  
Balandier (G), 46.  
Baudrillard (J.), 57.  
Beljaev (V.), 39, 40.  
Bell (D.), 49, 142, 152, 230.  
Bergeron (G.), 242.  
Bize (Dr. R.), 37.  
Bloch (M.), 236.  
Bosserman (P.), 21, NL.  
Bourdieu (P.), 198, 217, 228.  
Boyer (M.), 93.  
Bracke (J.-C.), 31.  
Brooks (H.), 235.  
Bross (I.D.J.), 201, 230, 234.  
Burnham (W.D.), 154.  
Busch (C.), 21, 22, 56, 92.  
  
Caceres (B.), 214.  
Cain (J.), 126, 127.  
  
Caisse interprofessionnelle de prévoyance pour les cadres, 120.  
Carisse (C.), 242.  
Carré (R.), 159.  
Cazeneuve (J.), 23, 50, 79, 97, 189, 200, 245.  
Centre d'études de l'emploi, 154, NL.  
Charpentreau (J.), 194.  
Chombart de Lauwe (M.J.), 41.  
Chombart de Lauwe (P.H.), 41.  
Clawson (M.), 32,  
CNRO, 122, 124.  
CNRS, 126, 233.  
Commissariat au tourisme, 128.  
Comte (A.), 17, 223, 224, 226, 233.  
Cooms (P.H.), 164.  
Coronio (G.), 86, 177.  
Cottrel (L.S.), 102.  
Cox (H.), 21.  
CREDOC, 230, 77, 80.  
Crémieux-Brilhac (J.L.), 195.  
Cribier (F.), 93.  
Cros (L.), 76, 198.  
Crozier (M.), 210.  
Cuisenier (J.), 128, 201.  
  
Danish Gallup Institute, 128.  
Daric (J.), 163.  
DATAR, 172, 174.

INDEX DES AUTEURS

- Davis (G.), 133.  
 Debeauvais (M.), 195.  
 Denney (R.), 19.  
 Dommanget (M.), 49.  
 Donfut (C.), 128.  
 Duminy (J.), 176, 241, 242.  
 Dunn (D.), 51.  
 Durkheim (E.), 232, 233.  
 Duveau (G.), 214.
- Encyclopédie française*, 95.  
 Engels (F.), 48, 239.
- Faure (H.), 31, 77.  
 Feigenbaum (K.), 20.  
 Filipcova (B.), 21, 153, 237.  
 Foner (A.), 123, 124, 125, 129, 130.  
 Foote (N.N.), 102.  
 Fords (A.M.), 27.  
 Fortin (G.), 159.  
 Foskett (D.J.), 124.  
 Fourastié (F.), 55, 180, NL, 185.  
 Fourastié (J.), 55, 75, 185, 258.  
 Fourier (C.), 184.  
 Freud (S.), 185.  
 Friedan (B.), 32.  
 Friedmann (G.), 20, 35, 152, 191, 193, 251, NL, 256, 257, 258.  
 Friedmann (J.), 196.
- Galbraith (J.K.), 27, 61.  
 Gans (H.T.), 60, 179.  
 Genkin (S.E.), 20.  
 Girard (A.), 194, 196.  
 Girod (R.), 11.  
 Glazer (N.), 143.  
 Glickman (A.), 155.  
 Godard (J.-L.), 197.  
 Goguel (C.), 78.  
 Goldthorpe (J.H.), 53, 153, 237, 238, 154.
- Goode (W.), 39.  
 Gordon (L.), 20.  
 Govaerts (F.), 21, 43.  
 Grazia (S. de), 22, 23, 35, 132, 153.  
 Grossin (W.), 40.  
 Groupe 1985, 78.  
 Grushin (B.), 20, 36, 62, 63, 64, 66, 67, 68, 69, 71, 72, 73, 153, 192.  
 Gruson (G.), 221, 222.  
 Guinchat (C.), 63, 86, 159, 177.  
 Gurvitch (G.), 13, 193, 246.
- Hansen (B.), 128.  
 Harrington (M.), 161.  
*Harvard Business review*, 37.  
 Hassenforder (J.), 84.  
 Hausknecht (M.), 51.  
 Havigurst (R.J.), 20, 101, 128, 151.  
 Heilbronner (R.L.), 27.  
 Henle (P.), 31, 54.  
 Hoggart (R.), 237.  
 Victor Hugo, 229.  
 Huizinga (J.), 180.  
 Husen (T.), 141.  
 Huxley, 229.
- IFOP, 30, 80, 121, 159.  
 Illich (I.), 164.  
 INED, 122, 130, 131, 154.  
 INSEE, 78, 130, 131, 132, 129, 173.
- Jakobson (R.), 101.  
 Jantsch (E.), 235.  
 Jean (G.), 195.  
 Jeannière (A.), 42.  
 Johnstone (J.W.C.), 50, 167, 214, 217.  
*Journal officiel*, 196.  
 Jouvenel (B. de), 118, 225, 235.
- Kaes (R.), 237.

INDEX DES AUTEURS

- Kahn (H.), 27, 29, 26.  
 Kaplan (M.), 21, 89, 103, NL.  
 Katz (E.), 113, 190.  
 Kerr (W.), 57.  
 Keynes (J.M.), 54, 89.  
 Kinsey (A.), 42.  
 Kirovsky, 39.  
 Kleemeier (R.W.), 132.  
 Klopov (E.V.), 20.  
 Kluckohn (C.), 155.  
 Knetsch (J.L.), 32.  
 Komarowsky (M.), 19, 65.  
 Kolpakov (B.), 63.  
  
 Lafargue (P.), 18, 81, 135.  
 Lahalle (M.O.), 126.  
 Lancelot (A.), 49.  
 Landberg (G.), 19.  
 Lanfant (M.F.), 22, 86, 208.  
 Laplace, 224.  
 Laplante (M.), 159, 242.  
 Larrabee (E.), 19.  
 Larrue (J.), 35.  
 Laurent (J.), 199.  
 Lasswell (H.), 226.  
 Lazarsfeld (P.), 113, 190.  
 Ledermann (S.), 109.  
 Lefebvre (H.), 22.  
 Leroux (P.), 130.  
 Lestavel (J.), 194.  
 Leveugle (J.), 212.  
 Levi-Strauss (C.), 79, 101, 246.  
 Linder (S.B.), 57.  
 Lindzey (G.), 233.  
 Lipset (S.), 21, 238, 241, 248.  
 Littunen (Y.), 21, 22.  
 Liveright (A.A.), 218.  
 Lockwood, 53.  
 Lovers (G.R.), 20.  
 Luchini (A.), 47.  
 Lundberg (G.), 19.  
 Lynd (R.S. et H.M.), 19, 100.  
  
 Machlup (F.), 213.  
 Mac Kain (W.C.), 223.  
 Mac Luhan (M.), 183, 189, 245.  
 Mandel (E.), 27.  
 Mannheim (K.), 184, 192, 193, 194,  
 212.  
 Marcuse (H.), 94, 238.  
 Markiewicz-Lagneau (J.), 62.  
 Martinet (A.), 99.  
 Karl Marx, 17, 18, 54, 90, 135, 136,  
 224, 226, 232, 239, 251.  
 Maslov (P.P.), 64.  
 Massé (P.), 195, 207, 221.  
 Matalon (B.), 230.  
 Mayo (E.), 152, 251.  
 Mead (M.), 58.  
 Mendras (H.), 26, 76.  
 Meyerson (I.), 59, 90.  
 Meyersohn (R.), 19, 59, 189.  
 Michel, 154.  
 Mihovilovitch (M.), 21.  
 Miller (S.), 133.  
 Moles (A.), 191.  
 Montesquieu, 232.  
 Moreno (J.L.), 183.  
 Morin (E.), 46, 182.  
 Morris (E.), 42.  
 Morse (N.), 21, 152.  
 Mothes (J.), 201.  
 Muret (J.P.), 86, 177.  
  
 Naville (P.), 17, 34, 38.  
 Nelson (L.) 213.  
 NORC, 217.  
  
 OCDE, 155, 165.  
 Olzewska (A.), 21.  
 Opinion Research Corporation, 131,  
 132.  
 Orwell (G.), 229.  
 Oulif (J.), 79.

INDEX DES AUTEURS

- Pacaud (S.), 126.  
 Paillat (P.), 122, 124.  
 Parker (S.), 21, 152, 153, 190.  
 Passeron (J.C.), 198.  
 Patrusev (V.D.), 20.  
 Petrosjan (G.), 20.  
 Peuple et Culture, 195.  
 Pfeiffer (E.), 133.  
 Piatier (A.), 78, 203, 230.  
 Pieper (J.), 21, 45, 48.  
 Pisarev (I.S.V.), 64.  
 Platon, 184.  
 Proudhon (C.), 17.  
 Prudensky (G.), 20, 45, 63, 64, 66,  
 71, 72, 92.
- Rabelais, 184.  
 Ramsey (C.E.), 213.  
 Reich (W.), 53.  
 Review commission, 173.  
 Reynaud (J.D.), 228, NL.  
 Richta (R.), 29, 51, 52, 53, 57, 135,  
 142, 244.  
 Riesman, 19, 22, 41, 50, 60, 75,  
 85, 89, 143, 218, 238, 241.  
 Riley (M.), 123, 124, 125, 127, 129,  
 130.  
 Rioux (M.), 242.  
 Ripert (A.), 78, 81, 136, 142, 149,  
 237.  
 Riva Poor (I. de), 36, 37, 39, 51,  
 155.  
 Rivera (R.I.), 50, 167, 217.  
 Robinson, 247.  
 Rogin (V.P.), 33.  
 Rokkan (S.), 248.  
 Rosenberg (A.), 19.  
 Rosensthiel (H.), 201.  
 Rostow, 225.  
 Rowntree (B.S.), 20.  
 Rimbaud (A.), 185.  
 Rubel (M.), 90.
- Samuel (N.), 29.  
 Sartre (J.-P.), 205.  
 Scheler (M.), 12, 13.  
 Scheuch (E.K.), 21, 39, 248.  
 SEMA, 80.  
 Shannas (E.), 120, 123, 127.  
 Siadov (V.A.), 33.  
 Simmons (L.), 125.  
 Skorzynski (Z.), 21.  
 SOFRES, 78, 133, 129.  
 Solokova (S.N.), 20.  
 Steiner (G.), 189, 190.  
 Strumilin (S.G.), 18, 51, 63, 64,  
 65, 66, 68, 69, 71, 218.  
 Suffert (A.), 109.  
 Sullerot (E.), 41, 42.  
 Swados (H.), 34, 35.  
 Szalai (A.), 22, 52, 55, 64, 91.  
 Szczepanski (J.), 66.
- Taietz (P.), 124.  
 Taves (M.J.), 128.  
 Tocqueville (A. de), 232.  
 Touraine (A.), 29, 75, 139, 142, 196,  
 207, 211, 222, 227, 228.  
 Tremblay (M.-A.), 159.  
 Trovje, 100.  
 Tylor (E.J.), 233.  
 Tyriakian (E.A.), 46.
- UNESCO, 167.
- Varagnac (A.), 24, 47.  
 Vauban, 24.  
 Veblen (T.), 18, 22, 24, 37, 250.  
 Verner (C.), 213.  
 Voek (V.J.), 20.  
 Vilar (J.), 80, 195.  
 Villadary (A.), 21.  
 Villeneuve (A.), 161.  
 Vodzinskaia (V.V.), 39, 40.  
 Volgov (V.), 63.

INDEX DES AUTEURS

- Ward (J.A.), 132.  
Weber (M.), 135.  
White (L.), 19.  
Wibaux (C.), 122, 124.  
Wiener (A.), 26, 27, 29.  
Wilensky (H.), 20, 31, 89, 152,  
153, 188, 238.  
Willener (A.), 212.  
Within (J.W.M.), 233.  
Wogensky (A.), 178.  
Wolfenstein (M.), 97.  
Wright-Mills (C.), 255.  
Yankelovich (D.), 41, 50.  
Youmans (E.), 124.  
Zdravomyslov (A.G.), 33, 36.  
Zetterberg (R.G.), 42.  
Zola (E.), 83, 251.  
Zygulski (K.), 21.  
Zvorikin, 70.

Wright-Mills (C.), 112  
 Yankovitch (I.), 112  
 Youmans (R.), 112  
 Zdravoglav (A.), 112  
 Zelenberg (R.O.), 112  
 Zeln (S.), 112  
 Zygalski (K.), 112  
 Zvonimir (J.), 112  
 A  
 B  
 C  
 D  
 E  
 F  
 G  
 H  
 I  
 J  
 K  
 L  
 M  
 N  
 O  
 P  
 Q  
 R  
 S  
 T  
 U  
 V  
 W  
 X  
 Y  
 Z

Ward (D.A.), 112  
 Warren (M.), 112  
 Warren (L.), 112  
 Warren (C.), 112  
 Warren (A.), 112  
 Warren (H.), 112  
 Warren (I.), 112  
 Warren (J.), 112  
 Warren (K.), 112  
 Warren (L.), 112  
 Warren (M.), 112  
 Warren (N.), 112  
 Warren (O.), 112  
 Warren (P.), 112  
 Warren (Q.), 112  
 Warren (R.), 112  
 Warren (S.), 112  
 Warren (T.), 112  
 Warren (U.), 112  
 Warren (V.), 112  
 Warren (W.), 112  
 Warren (X.), 112  
 Warren (Y.), 112  
 Warren (Z.), 112  
 A  
 B  
 C  
 D  
 E  
 F  
 G  
 H  
 I  
 J  
 K  
 L  
 M  
 N  
 O  
 P  
 Q  
 R  
 S  
 T  
 U  
 V  
 W  
 X  
 Y  
 Z

## *Index des matières*

- Action culturelle, 82-85, 199.  
Animation, 46.  
Association de loisir, 112-113.  
Autodidaxie, 73, 214-215.  
Besoin, 56-58, 199-205.  
Bricolage, 78-79, 131.  
Budget temps, 18-20, 32-33, 39-40, 51-52, 62-63, 92, 121-122, 161.  
Café, 77, 109-117.  
Congé, 30, 51; — culturel, 168; — civique, 170-171.  
Consommation de masse ou société de consommation, 61, 241.  
Culture, 82-83, 185; — de masse, 14, 19, 185-186, 188-191; — populaire, 191, 237-238.  
Culturel : expert —, 208-209; inégalité —, 71-74, 110-112, 144-152, 161, 198-199, 217; militant —, 196; développement —, 174-176, 188-192, 197-198, 212-220.  
Dépenses de loisir, 77.  
Éducation permanente, 166-168, 218-220.  
Éducation des adultes, 212-218.  
Engagement social (voir Obligations institutionnelles).  
Entreprise, 83.  
Équipement de loisir, 77.  
Espace de loisir, 173-187.  
Évasion (divertissement), 57, 73.  
Famille, 111, 126-127.  
Fatigue, 138, 140, 145.  
Femme : temps de loisir, 40-45, 90, 161-163.  
Fête, 24.  
Hédonisme (plaisir), 97-98.  
Intérêts : physiques (sport), 129-130; — pratiques (ou manuels), 131-132; — artistiques, 80-81, 130-131; — culturels ou intellectuels (loisirs et études), 70-81, 132; — sociaux, 109-117, 132-133.  
Idéologie, 12-14, 49, 201-211.  
Indicateur social, 71.  
Individu (valorisation sociale des droits de l'individu), 58-61, 93, 98-99, 182-185.  
Jardinage, 78-79, 131-132.  
Jeu, 113-115.  
Lecture, 79-81, 132.  
Loisir : classification, 73, 94, 99-136; définition, 88-99, 134, 250; dynamique, 23-87; éthique, 182-187, 249; indicateurs, 137-149.  
Loisir : des cadres, 36-38; — des



## INDEX DES MATIÈRES

- jeunes, 41, 50, 76; — des ouvriers, 73, 110, 143-144, 217, 237.
- Mass media, 188-191 (*voir aussi* Culture de masse).
- Méthode, 12-14, 65-66, 188-248; — comparative, 232-248.
- Modèles, 155, 184.
- Motorisation, 77-78.
- Obligations : institutionnelles, 95-96; — familiales et domestiques, 38-45, 126-127; — sociales (socio-politiques), 48-54, 69, 123-125; — religieuses et socio-spirituelles, 45-48, 69, 72, 122-123.
- Oisiveté (ou otium), 17, 18, 25, 250.
- Planification culturelle, 192-212.
- Politique culturelle, 54-54, 74-252.
- Prévision, 200, 207-208, 224, 227-237.
- Productivité, 63-64, 75, 156-158, 206-207.
- Radio, 71, 79-80, 116.
- Religion (*voir* Obligations religieuses et socio-spirituelles).
- Résidence secondaire, 78.
- Retraite, 93, 118-133, 168-170.
- Semi-loisir, 91, 97, 111.
- Sexualité féminine, 42-43.
- Société : française (évolution du loisir), 30, 31, 35, 41, 43, 49-50-51; — américaine, 19, 31-32, 35-37, 38, 43, 50-51; — socialiste, 33, 39-40, 36, 43, 45, 50, 51.
- Société : industrielle (ou avancée), 25, 26, 53, 218, 239-243 (*voir* Travail noir); — post-industrielle, 25, 26, 29, 33, 182-184, 235, 239-244 (*voir* Travail noir, 76); — pré-industrielle, 24, 25, 150, 157-158, 167-168; — éducative, 215.
- Société : française, 74-86, 109-133, 158, 217-218; — américaine, 122-124, 132, 158-159, 167, 217, 218, 220, 238-242; — socialiste, 52, 61-74, 244.
- Sociologie active, 201-208, 220-228.
- Sociologie du loisir (histoire), 18-22.
- Spectacle (assistance au), 71, 114.
- Sport, 37, 70 (*voir aussi* Intérêts physiques).
- Télévision, 70, 79-80, 116, 220.
- Temps libre et temps libéré, 25, 27, 32-38, 54-55, 67-71, 73, 76, 91-93, 121-122, 170-173, 254.
- Travail : professionnel, 67-68, 138-141, 144-149, 158-173; — scolaire (scolarité obligatoire), 64, 165, 255; — domestique et familial (*voir* Obligations familiales, et domestiques).
- Travail (déplacements liés au), 160.
- Travail (relations de), 110.
- Travail (temps de), 30, 38, 120, 138, 140, 144, 159.
- Travail (relations avec temps libéré, temps libre et loisir), 17, 135-173, 193, 250-251.
- Travail noir, 34-36.
- Troisième âge, 117-133.
- Urbanisme (fonctions culturelles de la ville), 173, 181.
- Vacances, 32, 39, 77, 93-94.
- Valeurs, 12, 14, 154-156, 249, 255.
- Week-end, 30, 32, 37, 39, 76, 77, 78, 93.

## Table

<i>Note liminaire</i> . . . . .	7
Introduction . . . . .	9
I. Sociologie du loisir . . . . .	17
II. La dynamique productrice du loisir . . . . .	23
— Les origines . . . . .	23
— Société soviétique. Évolution du loisir 1924-1967 . . . . .	61
— Société française. Une hypothèse sur la période 1955-1965 . . . . .	74
III. La querelle des définitions . . . . .	88
— Définitions . . . . .	89
— Problèmes de classification . . . . .	99
— Implications . . . . .	108
— Loisir et troisième âge . . . . .	117
IV. Travail — loisir — temps — espace . . . . .	135
— Relations entre travail et loisir . . . . .	136
— Rapports entre travail et loisir . . . . .	152
— La durée du travail professionnel peut-elle être diminuée? . . . . .	156
— Loisir et espace : nécessité d'une politique de développement culturel dans l'urbanisme . . . . .	173

v. Cadres de référence et méthode . . . . .	188
— Développement culturel : concepts et dimensions . . . . .	188
— Éducation des adultes, opération du développement culturel . . . . .	212
— Vers une sociologie active : déterminismes sociaux, prévision, décision . . . . .	220
— Prévision. Décision. Méthode comparative . . . . .	228
— Comment conduire l'observation comparée de ces diffé- rents terrains pour rechercher si les invariants permet- tent d'affirmer (...) . . . . .	244
Conclusion . . . . .	249
<i>Index des auteurs</i> . . . . .	261
<i>Index des matières</i> . . . . .	267



EXTRAIT DU CATALOGUE

Sociologie de l'action  
*A. Touraine*

Le phénomène bureaucratique  
*M. Crozier*

Le monde des employés de bureau  
*M. Crozier*

La conscience ouvrière  
*A. Touraine*

Ouvriers d'origine agricole  
*A. Touraine et O. Ragazzi*

Loisir et culture  
*J. Dumazedier et A. Ripert*

Vers une civilisation du loisir?  
*J. Dumazedier*

Université et société aux États-Unis  
*A. Touraine*

Production de la société  
*A. Touraine*

COLLECTION DE POCHE « POINTS »

Introduction à la sociologie générale

- I. L'action sociale
  - II. L'organisation sociale
  - III. Le changement social
- G. Rocher*

Essais de sociologie  
*M. Mauss*

Les cols blancs  
*C. Wright-Mills*

## Sociologie empirique du loisir

Semaine de 40 heures, retraite à 60 ans, drop-out scolaire, travail ménager contesté... : du temps libéré, pourquoi faire? Le loisir est une de nos grandes obsessions et pourtant il reste mal connu : ses dimensions réelles sont cachées par la représentation dominante, stéréotypée, mythique de ses rapports avec le " travail " et les autres engagements sociaux. L'ignorance de ces relations dans la dynamique des mutations culturelles et sociales de notre temps rend la réflexion théorique illusoire et la politique culturelle aveugle.

Le loisir ne se réduit pas au temps libéré par le progrès économique et la revendication sociale. Il est aussi création historique, née du changement des contrôles institutionnels et des exigences individuelles. Tout en étant conditionné par la consommation de masse et la structure de classe, il est de plus en plus le centre d'élaboration de valeurs nouvelles, surtout dans les jeunes générations : mises en question des règles du travail professionnel et scolaire, de la vie familiale, socio-spirituelle et socio-politique. Il a donné naissance à un mouvement social qui va ébranler et modifier non seulement les structures de la société, mais plus radicalement les orientations de la vie elle-même.



### Joffre Dumazedier

*Fondateur de Peuple et Culture. Professeur à l'UER des sciences de l'éducation, université René Descartes. Directeur d'un groupe de recherches associé au CNRS. Consultant du Centre européen du loisir et de l'éducation (Prague). Président du Comité permanent de recherche sur le loisir et les modèles culturels de l'Association internationale de sociologie.*

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

Couverture :

Conception graphique — Coraline Mas-Prévoist  
Programme de génération — Louis Eveillard  
Typographie — Linux Libertine, Licence OFL

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia — Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit — dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.